

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 50

Artikel: Le dernier mot
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ONNA TZAROPPA

Le z'autro jâdzo, lè païsan n'avan pas atan dè mécanique qu'ora po écôre lau granne. Le fallai prau sove n'allâ bin llien po écôre, tzi dâi industriet qu'avan dâi machine que martzivan à l'ide aubin à la vapeu, aubin sè contintâ d'écôre tzi sè avoué dâi fië. Quauque z'on avant dâi manedzo iô on appliéve dâi bau et dâi tzevâu po lè fêre verf. Tzi dâi z'autro lâi avâi dâi torture qu'on lau desai assebin dâi «châlval». Po fêre martzi ellia chalval, ie fallai quatre z'hommo po verf, et tot lè quart d'haura, sè reléivan et bêvessan onna gotta dè mame que ie fasan tzertzi tzi on certain Bantié. Le faut assebin dere que clî ovradzo étaï pénablio qu'on ton tonnerre.

Mon père-grand que démoravè, se mè sovigno bin, dein on eindrâ qu'on lâi desai «lè z'Etzerin» amâvè mi écôre avoué lè fië. L'étai on brav'hommo que n'avâi plie rein qu'onna tzamba dè bouna, l'autra lai avâi éta copâie dein son dzouveno tein, et quand son mounion lâi fasai mau, l'étai grindzo qu'on diablio. On dzo, peindin l'onton, no fa dere, à mon frare et à mè, d'allâ lâi aidie à écôre dein se grandze, avoué lè fië. Po écôre dinse, ie fallai épantzi due au trâi dzerbe su lo plantzi dè la grandze, lè z'épi ein dedein, et rolli dessu avoué lè fië ein s'accordein (ra ta ta ta ta), ein allein et ein venien. Quan on avâi prau taquenâ, ie fallai verf la paille et recoumici à taquenâ tant que restâvè on gran dein lè z'épi.

Mon frâre que trovavè clî commerce trau pénablio, et qu'avâi envie dè dédierpi, fasâi tot cein que poâvè po tzezagñi lo villio. Ein fiaisein su la granna ie fasâi einsorta de taquenatzâ lo fië, de manière que l'avâi dza reçu trâi au quattro observachon.

Le continuâvè adî, mâ tot d'on cou, lo villio que l'étai d'onna colère d'au diablio, lâi de ze avoué onna poucheinta regonfâie :

— Fo mè lo camp, baugro dè botzâ, aubin tè trosso la rita; te tè tein tot de travè quemein lè tzin que van à la fâre.

Né pas fauta dè vo dere que lo lulu ne se l'è pas fê dere dou jâdzo, et que d'abo âpri l'étai tiutzi derrâi l'hotu ein sé fottein dè no.

On vesin dè Marc à Louis.

UNE DOUBLE LEÇON

MONSIEUR et Madame X. partent en voyage. On en est aux derniers préparatifs.

Madame est absorbée par une occupation très intéressante : il s'agit de dissimuler aux regards percants des employés de la douane vingt mètres de dentelle précieuse, pour laquelle « il serait ridicule de payer ».

Mais M. X. s'aperçoit de la chose ; il est honnête, il éclate :

— Et tu crois, chère amie, que je consentirais à être ton complice. Je préfère mille fois partir seul. Assister à la honte de te voir saisir ta dentelle, jamais !

Monsieur s'échauffe. Madame rit.

— Allons donc, dit-elle, ce n'est pas la première fois, et puis c'est si amusant.

Monsieur redouble de fureur. Madame se fâche aussi :

— Voyons, ne fais pas le vertueux, mon cher ami, ce n'est pas le fait de la fraude qui te répugne ; c'est la peur, la simple peur qui te tenuille.

Enfin Monsieur a la victoire. La paix est conclue à la condition expresse que Madame n'emportera pas ses dentelles.

Le soir même, on part.

Jusqu'à Bellegarde, on somnole ; il fait sombre dans le wagon. Et, tout en fumant son cigare, Monsieur a une idée. Il pense : les femmes sont incorrigibles ; si je ne m'étais pas courageusement défendu, j'aurais, maintenant

qu'on approche de la frontière, cette pénible crampé d'estomac qui me prend dans les grandes émotions. Heureusement que ma femme s'est résignée à laisser sa dentelle... Et pourtant, elle a besoin d'une petite leçon, elle a été vraiment impertinente, vraiment « griffante ». Oui, cela lui sera bon ; sa manie de frauder la douane est insupportable.

C'est décidé. Monsieur sourit d'un sourire malicieux, en regardant sa femme qui sommeille, candide, dans un coin du coupé.

Bellegarde, la douane.

Il faut descendre. Madame passe devant. D'un geste, Monsieur appelle un employé, et, à voix basse, en lui désignant sa femme :

— Dites donc, surveillez cette dame, elle est couée de dentelles.

L'employé remercie d'un signe et Monsieur se frotte les mains. Il a trouvé un bon moyen d'éviter les récriminations et le mépris de sa femme.

On examine leurs malles ; rien d'insolite. Les époux s'apprêtent à remonter en wagon, Mme X. a un air de triomphe discret.

Soudain, une main s'abat sur son épaule. Une femme, employée de la douane, lui ordonne de la suivre. Il faut obéir. Madame cherche des yeux son mari. Il a disparu.

Hélas, hélas ! Eve, qu'as-tu fait ?

Malgré sa promesse, Madame a enroulé autour de ses hanches fines, 20 mètres de dentelle d'une finesse exquise.

Il faut payer, et qui paiera ? C'est le mari, naturellement, qu'on a appelé et qui reste stupéfait, ahuri et congestionné, cherchant à comprendre...

Ce n'est que plus tard qu'il a compris qu'un galant homme ne fait pas donner une leçon à sa femme par des douaniers !

Mais depuis lors, quand Monsieur part en voyage, il laisse sa femme à la maison.

L. N.

Entre nous. — Un jeune homme divulgua, l'autre jour, à l'un de ses amis, en le priant instamment de n'en rien dire à personne, un secret qu'on lui avait confié.

— Sois tranquille, fit l'ami, je serai aussi discret que toi.

LE DERNIER MOT

C E n'est dans l'esprit ni dans le genre du *Conteur* de faire de la polémique. Il s'en est prudemment abstenu jusqu'ici ; aussi bien ne veut-il pas se départir de cette sage réserve.

Mais ce n'est pas, ce nous semble, polémiquer que reproduire quelques extraits d'une longue lettre, reçue au sujet de notre article de samedi dernier, intitulé : *L'Encensoir*.

Ces extraits montreront que sur le point traité, le *Conteur* n'est pas seul de son avis. Voici :

... Oh ! combien, mon cher *Conteur*, tu as raison de râiller gentiment la manie de nos sociétés d'encombrer du récit de leurs moindres faits et gestes les colonnes des journaux... Que de fois, pour mon compte — et je sais fort bien n'être pas le seul — j'ai pesté après la place trop grande que prennent, dans les colonnes des journaux, les comptes rendus des réunions, soirées, fêtes, matchs de nos sociétés, « innombrables », comme tu le dis.

» Quel intérêt peut donc avoir pour la grande majorité des lecteurs, le compte rendu de ces festivités dont le programme est presque toujours le même et dont les discours ne nous apprennent jamais rien de nouveau ?

» Peut-être bien ces discours peuvent-ils offrir quelque agrément dans l'atmosphère d'un joyeux banquet, quand on les écoute les pieds

sous la table, le verre en main et le cigare ou la cigarette aux lèvres ? Mais le lendemain, dans la crue réalité de la vie, sans mise en scène, quelle piètre figure ils font, pour la plupart. Et si les personnes qui ont ouï ces discours ne leur retrouvent plus le prestige, l'éclat qu'ils avaient la veille, juge de l'intérêt que peuvent y trouver des lecteurs de journaux qui n'ont pas assisté à la fête et qui ne sont même pas membres de la société en cause.

» Est-il jamais venu à l'idée d'un maître de maison qui reçoit à sa table quelques parents et connaissances, ou de quelques amis qui se réunissent pour faire ensemble un joyeux souper, sous n'importe quel prétexte, d'en saisir l'univers par la voie de la presse ? Et pourtant le récit de ces agapes intimes, dont nul programme ne règle et ne limite la gaîté, où l'imprévu a sa large part, serait sans doute plus intéressant que le compte rendu de ces fêtes de sociétés, qui sont toujours les mêmes et où chaque année on redit et on refait à peu de choses près tout ce que l'on a dit ou fait les années précédentes.

» En revoyant, il y a un instant, quelques comptes rendus de ce genre, que j'avais eu la curiosité de conserver, je constate que les journalistes, en changeant la date, peut-être aussi — et encore ? — le nom du président, celui du major de table et les noms des orateurs chargés des traditionnels discours, pourraient fort bien, d'année en année, rééditer in extenso le même compte-rendu. Mais comme ils ne l'osent pas toujours, il leur faut se creuser la cervelle pour tâcher de renouveler un peu la forme, à défaut du fonds... »

Voici ce que nous a écrit entre autres notre correspondant. Ni lui ni le *Conteur* n'ont la prétention de changer rieu à des coutumes trop enracinées pour céder devant le simple bon sens ; mais il n'était peut-être pas tout à fait inutile de montrer que tous les lecteurs de journaux ne font pas pain bénit de ces innombrables et interminables comptes rendus de sociétés.

L'incident est clos.

*** Théâtre.** — M. Bonarel continue de gâter ses fidèles par la composition de ses spectacles. Ajoutez à cela une interprétation excellente et une mise en scène très soignée et vous comprendrez le pourquoi de tant de salles combles.

Demain, dimanche, 11 décembre, en matinée : *La Barricade*, pièce en 4 actes de Paul Bourget. En soirée : *Comme les Feuilles*, comédie en 4 actes, de Giacosa, et *Le Voyage de M. Perrichon*, comédie en 4 actes de Labiche (Le spectacle sera terminé avant minuit).

— Mardi 13 décembre, tournée Baret : *Mithridate* et *Le Malade imaginaire*.

Jeudi 15 décembre : *Mlle Josette ma femme*, pièce en 4 actes de MM. P. Gavault et Charvay.

♦ Le Kursaal s'en tient au *Coup de Jarnac*, qui, depuis une semaine, lui assure salles combles sur salles combles. Vrai, les Lausannois ne sont pas si collet monté qu'on le veut bien dire. La grivoiserie ne leur fait pas peur, au contraire. Ils aiment à rire et ne voient pas de mal à ça. Oh ! sans doute, le *Coup de Jarnac* ne peut s'excuser, sur l'esprit et la finesse, de ses hardies. Il fait rire et n'en demande pas plus. Peu lui chaut les réflexions des spectateurs, à la sortie. Ils sont venus : tout est là. D'ailleurs, les personnes qui pourraient n'être pas contentes, n'auront qu'à repasser mercredi prochain, le spectacle sera changé ; car, mardi, c'est irrévocablement la dernière du « Coup de Jarnac ». — Demain dimanche, matinée et soirée.

♦ *L'Italie à la rue du Midi.* — C'est de Michel Ange et le Génie biblique que lundi prochain, à 5 h. et à 8 h., parlera M. Henri Thuillard, dans la grande salle du Conservatoire. De superbes projections illustreront son exposé.

Soupe à la Maizena (maigre).

Délayez 50 grammes de Maizena dans 1 1/2 litre de lait bouilli, ajoutez un peu de sel ; laissez bouillir pendant 2 ou 3 minutes en tournant. Sucrez la soupe suivant votre goût.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.